Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: - (1997)

Heft: 103

Rubrik: Les Suisses dans l'hexagone

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

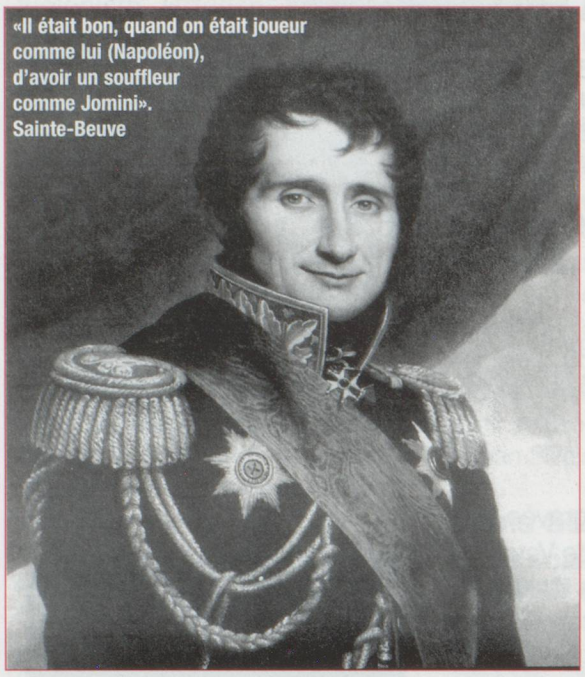
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Antoine-Henri Jomini, le devin de l'Empereur



«Il était bon, quand on était joueur comme lui (Napoléon), d'avoir un souffleur comme Jomini». Sainte-Beuve

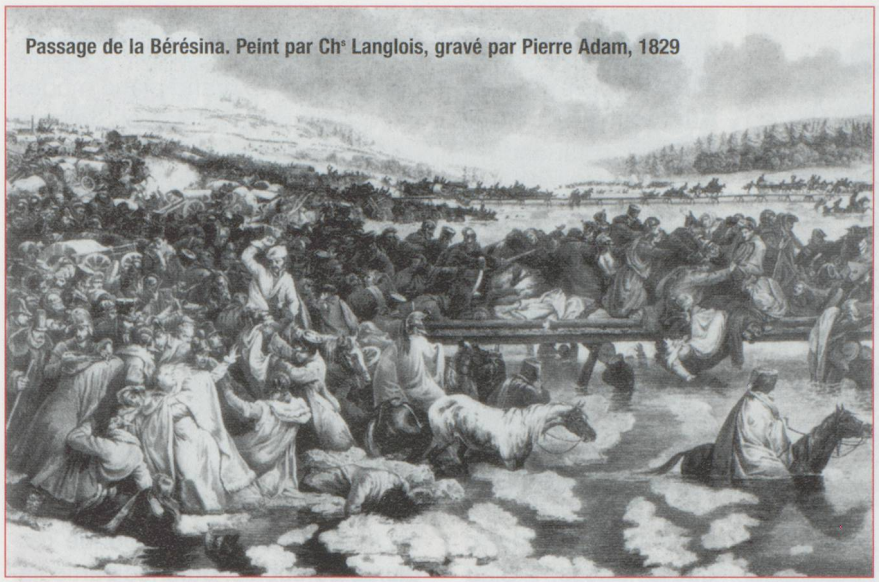
Proche de Napoléon, bras droit de Ney, le petit vaudois de Payerne aurait pu être un sabreur mais ne fut qu'un tacticien estimé. N'ayant rien de ce qui put faire de lui un Lasalle, un Lannes ou un Masséna, il sera pourtant l'un des plus grands stratèges du siècle.

Pierre Jonneret

Des vingt-trois citoyens suisses que Napoléon Ier fit généraux d'Empire, Antoine-Henri Jomini fut certainement celui dont la vie a été la plus romantique, voire la plus aventureuse. Jomini, plus tard Baron de Jomini, nait à Payerne en 1779 dans un milieu «plutôt bourgeois». Vite, on l'envoie à Aarau apprendre l'allemand. Bien que ses parents le destinaient à une carrière commerciale et qu'on le plaçât à Bâle, après Aarau, pour faire un apprentissage bancaire, comme c'était déjà l'usage en Suisse, Antoine-Henri ne s'intéresse qu'à l'histoire militaire. Admirateur inconditionnel de Frédéric le Grand, il connait déjà tous les secrets de ses batailles. Un second apprentissage bancaire, cette fois à Paris, lui fait vivre les succès militaires des armées consulaires et du jeune général Bonaparte. À la proclamation de la République Helvétique, en 1798, Jomini, imbu des idées modernes et fort de son expérience parisienne, offre ses services au nouveau gouvernement de la Suisse. Il est vite nommé chef du secrétariat du Bureau de la guerre de la jeune république. Sans avoir reçu d'autre formation militaire que la lecture et l'analyse des traités de stratégie dont il continue de s'abreuver, il est nommé bientôt capitaine puis chef de bataillon. Il a 24 ans. Mais déjà son caractère anguleux, qui lui jouera tant de tours, se manifeste au point qu'il doit quitter son pays. Il revient à Paris, entre dans une maison de commerce qui fabriquait des équipements pour l'armée et se crée ainsi et rapidement des relations privilégiées avec les dirigeants de ce qui est déjà la grande industrie de l'époque, l'intendance et l'armement. Il rédige alors son premier ouvrage, le *Traité de la Grande Tactique*. En 1805, à peine un an après que le Sénat eut décerné la dignité impériale au Premier Consul, il rencontre Michel Ney, un des maréchaux déjà nommés par l'Empereur. Napoléon nourrissait l'idée d'envahir l'Angleterre et Ney réunissait à cette fin une armée aux environs de Boulogne. Jomini s'engage comme volontaire. Ney finance l'impression de ses ouvrages qu'il admirait, car sorti du rang comme beaucoup des compagnons de Bonaparte, le Brave des Braves n'avait guère eu le temps de passer par les écoles. Au surplus, ayant fait signer l'Acte de médiation aux Cantons helvétiques, il avait sans doute une certaine sympathie pour ce stratège vaudois. Jomini, en tant que volontaire, portait toujours l'uniforme helvétique, mais Ney en fit rapidement un colonel français puis, dès 1806, son aide de camp. Tacticien imparable, Jomini se brouille rapidement avec les généraux de l'Empereur et souffrira, tout au long de sa carrière en France, de leur constante inimitié.

Sauvé à la Bérésina

En 1806 il rencontre pour la première fois Napoléon qui, impressionné par le *Traité de la Grande Tactique* (trois tomes déjà), le fait entrer dans sa Maison pour la campagne d'Allemagne. Il sera ainsi aux côtés de l'Empereur à Iéna et à Eylau. Chef d'État-Major du VIème corps d'infanterie, l'Empereur lui accorde en 1808 le titre de baron avec armoiries. Mais ses rapports avec Ney ne sont plus très cordiaux et Berthier, chef de l'État-Major général, lui voue une haine solide. La Russie étant alors l'alliée de l'Empereur, Jomini étant demeuré suisse donc libre de ses engagements, il est pour ainsi dire recruté par le Tsar Alexandre Ier avec le grade de général-major. Napoléon s'empressa de le rappeler à Paris, de le nommer général de brigade. À


Passage de la Bérésina. Peint par Chs Langlois, gravé par Pierre Adam, 1829

31 ans, Jomini est le plus jeune des généraux nommés depuis l'Empire. Berthier s'oppose farouchement à ce qu'il devienne général de division. Vexé, Jomini revient à ses écritures. En 1812, c'est la campagne de Russie. L'alliance est renversée. Napoléon exige que ce stratège unique en son genre reprenne du service. On lui assure qu'il ne sera pas en contact direct avec les Russes. Lors de la retraite, c'est lui qui indique à Napoléon le passage le plus favorable de la Bérésina, pour sauver ce qui reste de la Grande Armée. Avec Eblé et les pontonniers tessinois il fait des miracles. Tombé dans les eaux glacées, il ne doit la vie qu'à un soldat suisse qui lui tend son fusil. Il mettra plusieurs mois à se remettre. En 1813, il rejoint cependant le Maréchal Ney et lui fait gagner la bataille de Bautzen. Berthier toutefois s'arrange pour qu'il soit encore rayé des listes de promotion. Écœuré, Jomini démissionne, cette fois pour de bon, et rejoint le camp russe. Alexandre le reçoit en personne et en fait son aide de camp.

Un caractère ombrageux

Comme La Harpe, il interviendra pour que la Suisse ne soit pas partagée au Congrès de Vienne. Très vite, son manque de diplomatie, son caractère ombrageux, lui valent de la part des généraux russes les mêmes inimitiés qu'en France. Surtout, on jalousait ses dons exceptionnels de tacticien moderne. Nouvelle démission. Jomini rentre en Suisse, participe à l'élaboration du pacte fédéral en 1815 puis s'installe à Paris où il compose une partie de ses ouvrages militaires. Mais, incorrigible, il reprend du service, en tant que général en chef durant le conflit qui oppose l'armée russe aux Turcs. Il gagne la bataille de Varna, met en place l'Académie militaire russe de Saint Pétersbourg et devient le précepteur militaire du futur Alexandre II. C'est toutefois à Paris qu'il passa les dernières années de sa vie, où il publia son fameux *Précis de l'Art de la Guerre* en 1837. Il quitte ce monde en 1869, à l'âge de 90 ans, non sans avoir conseillé le Tsar lors de la guerre de Crimée. Là encore, les généraux ne l'écoutèrent pas. Seuls les souverains lui faisaient confiance. Couvert d'honneurs et de décorations par les Russes, admiré et anobli par Napoléon, cet homme, sans doute un ours mal léché, ne sut appliquer à lui-même les secrets stratégiques qu'il offrait aux autres. On l'appelait «le devin de l'Empereur». Il le fut pour deux. Certains historiens n'hésitent pas à dire qu'il fut le plus grand stratège du siècle.

L'histoire du portrait de Jomini par Charles Gleyre vaut d'être contée. Jomini a près de 80 ans. Il vit assez modestement à Paris, 6 rue d'Aumale, un peu oublié il faut bien le dire. Il se rend en Suisse pour rencontrer son biographe, Ferdinand Lecomte. Bien que Jomini, monarchiste convaincu, ne soit guère apprécié dans son pays, le Conseil d'État du canton de Vaud organise un banquet en son honneur. On ne parle guère de portrait, mais il se trouve que le Conseil d'État a quelques remords à l'égard de Gleyre dont une commande antérieure, *Les Romains*, avait été chichement payée. On cherche à compenser en lui demandant d'exécuter un portrait du général, sa patrie n'en possédant point. Jomini, fatigué et dont les forces diminuaient, accepte néanmoins. Ses contacts avec Gleyre, ardent républicain, sont loin d'être cordiaux. S'il apprécie la première esquisse, un dessin au crayon qu'il fera d'ailleurs lithographier et distribuera largement à ses amis, il n'aime guère le portrait à l'huile que Gleyre met d'ailleurs des mois à réaliser. Jomini s'y trouve vieilli, alors que des photos de l'époque montrent au contraire qu'il avait été flatté. Il insiste pour poser en uniforme de général de l'armée russe, avec une batterie de décorations : Croix de Saint-Vladimir et de Saint-André, Légion d'Honneur, Croix de Saint-Louis conférée par Louis XVIII. Gleyre, impécunieux, termine son œuvre, mais il est clair qu'il ne cherche pas à faire de ce tableau un de ses chefs d'œuvre. Achevé en mai 1859, le tableau est expédié à Lausanne par le train, pour la somme de 81 francs et 70 centimes. Gleyre sera payé, un mois plus tard, pour la somme de 1 500 francs or. Jomini ne fera que voir le tableau, mais lorsqu'en 1864, l'Académie militaire de Saint Pétersbourg sollicite un portrait de lui, il fera exécuter une copie du tableau de Gleyre, dont l'original est aujourdhui au musée Jomini de Payerne. Il n'a pas été possible de déterminer si la copie du portrait était de Gleyre lui-même ou d'un de ses disciples. À l'époque, les musées et édifices russes ne possédaient qu'un seul tableau du maître, *Le Premier Baiser* de Michel-Ange peint à Rome et acquis en 1832 par l'Impératrice.